

Le Voyage inspiré, Jean-Côme Noguès

Guide pédagogique par Hélène Potelet

Questionnaire 1 (p. 66 à 69)

Ai-je bien lu ?

1. a. Pedro Alvarez est un jeune garçon né à Grenade.

b. Chinito et Pedro Alvarez ne font qu'un. Chinito (qui signifie « petit caillou ») est le nom que Colomb a donné à Pedro lorsqu'il l'a trouvé à demi évanoui et blessé sur la route :

« Pourquoi m'appellez-vous Chinito ? »

L'autre se mit à rire, comme s'il ne se rendait pas compte du désagrément qu'il y avait à être ainsi exposé à un avenir hasardeux.

« Ne t'ai-je pas trouvé sur le chemin, petit caillou ? »

2. a. Le 12 mai 1492, Pedro qui vient d'obtenir une obole d'un passant, se fait agresser par un « vaurien » (l. 153) : celui-ci l'accuse de « chasser » sur son « territoire » (l. 138).

b. À ce moment-là, Pedro a quatorze ans (l. 89).

3. a. Pedro fait ensuite la rencontre de Christophe Colomb. Après s'être fait attaquer, il s'est senti dans la nécessité de quitter la ville de Grenade. Il s'est agrippé à un carrosse qui passait, mais après quelques kilomètres parcourus, sous l'effet de la fatigue et de la chaleur, il finit par lâcher prise et tombe à demi évanoui sur le chemin. C'est à ce moment que passe l'attelage de Christophe Colomb, qui le recueille.

b. Colomb l'entraîne dans l'aventure des grandes découvertes, il lui propose de l'amener « Sur la mer océane » (l. 364) et de le conduire jusqu'aux Indes, pays de l'or et des épices (l. 533-543).

4. Le 3 août 1492, les trois caravelles de Colomb quittent le port de Palos et se dirigent vers le large (l. 973-976).

Le 6 septembre, Colomb et son équipage quittent les Canaries où ils s'étaient arrêtés pour réparer le gouvernail de la Pinta et pour substituer des voiles carrées aux voiles triangulaires de la Niña.

J'explique le texte

La construction du récit

5. a. Pedro Alvarez se met à écrire lorsqu'il est devenu vieux (« Il se trouvait si âgé », l. 12-13, « le vieillard », l. 23)

b. Il se trouve dans la ville de Grenade (« Il pleuvait, ce jour-là, sur la vieille Grenade », l. 1).

6. Au moment où il prend la plume, Pedro Alvarez craint de ne pas trouver les mots qui conviennent pour raconter le passé (« Difficile serait la chasse aux mots pour traduire ce jeune temps », l. 8-9) ; il craint également que sa mémoire ne soit pas fidèle (« La mémoire, elle-même, serait-elle fidèle », l. 11-12). Mais peu à peu, alors que la journée décline et que la pluie tombe, il finit par se sentir prêt à se retrouver tel qu'il était au moment où son aventure a commencé (l. 26-29).

7. a. Le narrateur retranscrit le récit de Pedro à la 3^e personne « Il avait quatorze ans » (l. 89).

b. Le narrateur introduit le second récit par le verbe « raconter » : « Il raconta... » (l. 32 et 33).

Le parcours de Chinito

8. a. Durant son enfance, Chinito vit dans la misère (« Il dit sa naissance dans une famille pauvre de

l'Albaicin », l. 35-36). Il pratique de « menus métiers » (l. 39) et vit d'expédients (« L'enfant mendiait un croûton ou bien il lui arrivait de dérober un fromage », l. 122)

b. L'enfant, en regardant passer les oiseaux, rêve de mer et d'espace.

9. Colomb propose à Chinito de l'emmener aux Indes (« Je t'amène aux Indes par l'ouest », l. 419).

10. Lorsque Pedro découvre la mer, il est émerveillé. Il saute hors de la voiture en marche, se met face à la mer et contemple avec émotion cet azur infini et lumineux, qui lui fait penser au pays des « oiseaux migrateurs ».

11. a. À bord de la Santa-Maria, Chinito est le gardien du temps. Il est chargé de retourner les *ampolletas* (sabliers), toutes les demi-heures.

Puis il s'adonne à des tâches multiples : laver le pont, servir les écuelles de soupe, monter dans les gréements pour tendre un cordage...

b. Lorsqu'il grimpe au sommet du mat, Chinito éprouve tout d'abord un sentiment de peur dû au vertige, mais bientôt, il prend de l'assurance (« Au troisième jour, la crainte se fit moins acérée », l. 153) et la sensation de vertige disparaît (« Alors, tout soudain, tout magnifiquement, la peur et le vertige s'en allèrent. Ils laissèrent la place à une merveilleuse impression de liberté », l. 1162-1164). Chinito va jusqu'à se prendre pour un oiseau.

Les personnages

12. Colomb apparaît d'abord comme un « bon Samaritain » lorsqu'il sauve le jeune Pedro. Il incarne une sorte de « force » tranquille, emplie de « gentillesse », ne portant pas de jugement sur autrui mais se contentant de le comprendre.

13. Physiquement, Colomb est un homme dans la force de l'âge, aux cheveux blonds, coiffés d'une toque, au teint pâle et au nez aquilin. Il se dégage de l'ensemble un air de « noblesse » (l. 394).

14. Colomb est un homme de passion, habité par son projet de navigation qu'il mûrit depuis longtemps et qu'il est sur le point de réaliser, après de longs combats.

15. a. Martin Alonso Pinzon est un riche armateur (l. 861-864) qui accompagne Colomb dans son expédition. Il convainc les marins de Palos de faire partie du voyage.

b. Pinzon entretient avec Colomb des relations de « rivalité » (l. 1053). Il part pour ne pas laisser Colomb « aller seul au pays de tant de richesses » (l. 835-836) et pour en avoir sa part.

c. Pinzon est le capitaine de la *Pinta*.

Le récit de voyage : le départ et le début du voyage

16. Colomb présente les Indes comme le pays de l'or, des pierres précieuses et des épices et où se trouve en outre un oiseau fabuleux, « l'oiseau phénix ».

Face aux marins de Palos, Pinzon dépeint les Indes comme un pays riche « où l'or brille à profusion », où les toits des maisons sont couverts d'or (« Des maisons aux tuiles d'or », l. 842).

17. Les trois navires qui constituent la flotte de Colomb sont la *Santa Maria* (ou *La Gallega*, la Galicienne), la *Niña* (« la petite »), la *Pinta* (« la fardée »).

18. Les hommes d'équipage sont recrutés d'une part parmi le « gibier de potence » (l. 822-823), c'est-à-dire « tous ceux qui ont des comptes à rendre à la justice pour des délits et même des crimes » (l. 755), et d'autre part parmi les marins de Palos que Pinzon s'est chargé de convaincre. Ils sont au nombre de quatre-vingt-dix (l. 907-908).

19. a. Les figures de style sont les suivantes :

– « Elles seront magnifiques mes trois filles de la mer océane » (l. 555) : **personnification** des caravelles.

– « les trois grands albatros porteurs d'espérance cinglèrent ensemble vers le sud » (l. 981-982) :

métaphore (les trois caravelles sont assimilées à trois albatros.

b. Les caravelles sont perçues comme des êtres vivants (« fille », « albatros » : humains, oiseaux) ; elles sont en outre porteuses de valeurs affectives.

20. a. Colomb part de la ville de Palos.

b. L a *Niña* est en tête. Elle est suivie de la *Pinta* et de la *Santa Maria* qui ferme la marche (l. 1000-1016).

21. La première étape du voyage s'effectue aux Canaries.

22. a. Après quelques jours de navigation, la *Pinta* subit une avarie : son gouvernail se rompt et sort de son châssis. Colomb soupçonne un sabotage car l'avarie semble inexplicable étant donnée que la mer n'est pas démontée (l. 1095 et suivantes). Par ailleurs, rien ne justifiait une telle faiblesse du gouvernail : « après des vaillantes années de navigation » (l. 1182-1183). L'hypothèse avancée est que Cristobal Quintero, propriétaire du navire, craignant que son navire ne revienne jamais, avait peut-être intérêt à ce que le voyage s'arrêtât aux Canaries (l. 1077-1089).

b. Le gouvernail a été réparé une première fois mais la réparation ne tient pas longtemps : le lendemain, le gouvernail saute à nouveau (l. 1180-1183). D'où la nécessité de faire escale aux Canaries.

c. La *Niña*, pourvue de voiles triangulaires, a des difficultés, elle doit virer de bord chaque fois que le vent change de direction. Les voiles carrées ne la rendent « plus capable d'affronter le large » (l. 1223).

Je formule mes impressions

23. Le roman s'intitule *Le voyage inspiré* : Colomb a foi dans l'aspect visionnaire de son projet, il se sent porté par un souffle divin et comme inspiré par Dieu.

24. On s'appuiera sur les réponses des élèves : Chinito réalise certes son rêve de mer et d'espace, mais en même temps, la vie à bord est très difficile (l. 1108-1123).

J'étudie la langue

Orthographe : le pluriel des adjectifs en -al.

25. a. Des vêtements royaux. b. Des mots banals. c. Des soins médicaux. d. Des architectes navals. e. Des sentiments cordiaux. f. Des pays natals. g. Des matches amicaux. h. Des hivers glacials.

26. Les adjectifs en -al font leur pluriel en **aux**.

Exceptions : bancal, fatal, final, natal, naval, babal qui prennent un s au pluriel.

Les adjectifs *austral*, *boréal*, *glacial*, *idéal* et *pascal* peuvent indifféremment faire leur pluriel en **-als** ou en **-aux**.

Exemple : *un résultat idéal* → *des résultats idéals* ou *des résultats idéaux*.

Quelques exceptions dont banal, naval, glacial.

J'écris

Réécrire un passage de récit en changeant le narrateur

27. Je m'appelle Pedro Alvarez, mais j'ai perdu ce nom pour vivre la grande aventure dont les temps se souviendraient. Je suis né dans une famille pauvre de l'Albaïcin et mon éducation s'est faite dans les ruelles de Grenade, au flanc des trois collines. Je gagnais mes poux à la fréquentation des mendiants et ma vie par de menus métiers sans cesse improvisés. Je fus porteur d'eau, ânier, conducteur d'aveugle, vendeur de citrons et de figues chapardés dans les vergers, mais toujours heureux, heureux follement de respirer l'air de Grenade.

Questionnaire 2 (p. 114 à 118)

Ai-je bien lu ?

1. Le jeudi 6 septembre : Le grand départ (des Canaries).
Le 13 septembre au soir (l. 358-359) : la boussole n'indique plus le nord.
Dimanche 16 septembre : les matelots arrivent sur la mer des Sargasses.
Quelques jours plus tard : Une violente tempête s'abat sur les navires

J'explique le texte

Le parcours de Chinito

2. Le jeune Chinito supporte difficilement le voyage : « Chinito n'en pouvait plus de veilles et de travaux » (l. 26). Il est très fatigué « après les cent petites besognes de la journée », l. 289-290) et il manque surtout de sommeil (« Son jeune âge réclamait le sommeil », l. 32-33). Il s'est aménagé un petit coin dans le bateau pour tenter de dormir, mais le bois est dur et il souffre de « courbatures (l. 714) et d'une « douleur lancinante » à la nuque (l. 41). Chinito souffre également de la soif (« La soif surtout était pénible », l. 702), il rêve des fontaines de Grenade.

3. a. Chinito est attaqué par la « vermine », des insectes qui pullulent sur le bateau, s'acharnent sur son corps et lui provoquent d'insupportables démangeaisons.

b. Il ne peut s'en débarrasser car il ne peut se laver à l'eau douce dans la mesure où « l'eau était parcimonieusement comptée » (l. 345). Il ne lui reste qu'à secouer ses vêtements par-dessus bord, mais quelques insectes y demeurent accrochés et continuent de le harceler durant son sommeil (« Chinito finit par savoir dormir dans un harcèlement rongeur », l. 356-357).

4. Chinito ne résiste pas à l'assaut de la tempête. Une énorme vague le fait tomber de l'échelle : il rebondit d'échelon en échelon et heurte violemment le plancher (« la tête heurta le plancher inférieur. Il était à demi assommé, incapable du moindre mouvement », l. 1075-1077).

5. Chinito entretient des relations privilégiées avec Malagueño. Ce dernier l'initie en lui faisant partager son expérience de la mer, lorsqu'il lui parle notamment des tempêtes : « Tu as intérêt à te cramponner ou, si tu n'es pas nécessaire aux mouvements, à ouvrir la première écrouille que tu rencontres, à t'y enfiler au plus vite et surtout à bien refermer la trappe. Sinon...

– Sinon ?...

– La vague t'envoie au royaume des poissons. » (l. 246-251).

Malagueño veille sur l'enfant, il le sauve alors qu'il gît à demi assommé sur le plancher, suite à la violence de la tempête : « Ne reste pas là ! L'homme le prit dans les bras et le souleva. » (l. 1102-1103).

6. Lorsque Chinito est malheureux, il pense à sa mère et à la maison où il a vécu ses premières années : « Le visage de sa mère apparut dans les brumes du souvenir, idéalisé par l'absence » (l. 462-463).

7. Chinito rêve au moment béni où il atteindrait le monde nouveau tant attendu et espéré où la vie serait douce et belle (« Il aurait atteint son nouveau monde », l. 507). Il dormirait dans un lit moelleux fait de pétales de roses et de plumes de l'oiseau phénix (« Chinito mêlerait les pétales de soie et les plumes de feu. Il aurait la plus moelleuse, la plus chaude, la plus réconfortante des couches », l. 505-507). Le mode utilisé est le conditionnel présent : « lancerait » (l. 484) ; se ferait, « volerait » (l. 486) ; « tendrait » (l. 489, 493) ; « ne tuerait pas, n'en aurait nul besoin » (l. 495-496) ; « capturerait », « mettrait sur la main » (l. 496) ; « présenterait » (l. 497) ; « s'étourdirait de son chant » (l. 498)...

8. Lorsque les « trois petits oiseaux » sont partis, Chinito a l'impression d'être abandonné. Ils signifiaient en effet pour lui la présence d'une terre proche et la fin du voyage. Il en vient à accuser le

sort de lui avoir joué « un drôle de tour en lui faisant rencontrer l'homme des grands voyages » (l. 762-763).

9. Chinito n'est finalement pas attiré par la mer (« La mer ne l'attirait guère », l. 772). Il se sent oppressé dans l'espace clos du navire et rêve d'espace où il pourrait courir (« La vie grouillante sur l'espace restreint cerné par une étendue sans limites l'oppressait. Il voulait dévaler de nouveau les flancs d'une colline jusqu'à perdre le souffle, marcher sous la lune en une délicieuse complicité avec la nuit, fouler un sol dur et solide », l. 774-779).

Le personnage de Colomb

10. Le narrateur désigne Colomb par l'expression « l'homme des grands voyages » (l. 763).

a. Colomb vit son « envol loin du vieux monde » dans le recueillement et la solitude : « L'heure était à l'effacement » (l. 92) ; « dans un bel isolement altier » (l. 93-94).

b. Le narrateur donne alors de Colomb une image impressionnante et emblématique : telle une figure de proue, enveloppé par le vent qui gonfle son manteau, il fait face à la mer et regarde vers l'ouest. Son regard, empreint de mysticisme, est comme détaché des choses de ce monde et témoigne de sa foi en sa mission qui est d'atteindre la terre que Dieu lui a promise.

11. a. Colomb appelle les matelots « Gens de la mer » (l. 127) pour leur montrer qu'il les considère comme des professionnels de la mer et mieux les impliquer dans le projet.

b. Se recommandant de Dieu (« Nous l'atteindrons parce que Dieu le veut », l. 130-131), Colomb fait aux marins une « promesse solennelle » (l. 129), celle d'atteindre par l'ouest la Chine et le « rivage des épices » (l. 133). Il leur assure en outre que les Indes sont à moins de « sept cent lieues » (2 800 km, l. 153).

c. Colomb promet aux marins une grosse somme d'argent et une « pension à vie au premier, quel qu'il soit, qui apercevra la terre » (l. 158-159).

12. Colomb lui-même est pris d'un doute au moment où les bateaux sont englués par les algues de la mer des Sargasses. Il adresse à l'équipage « des paroles brèves, moins convaincantes que d'habitude parce que, à l'évidence, moins convaincues » (l. 875-876).

13. a. Il calme toutefois les marins par les arguments suivants :

– la vie est toujours présente : « Vous voyez bien que nous n'avons pas quitté le monde de la Vie ! Ces plantes sont vivantes. » (l. 895-896) ;

– le calme ne durera pas : « Lequel d'entre vous n'a jamais connu ce calme redoutable ? Il nous retarde, certes, mais il ne durera pas. » (l. 899-901) ;

– le vent ne souffle pas dans la bonne direction, mais c'est là la preuve qu'il est changeant et que les marins pourront retourner en Espagne : « Qui a prétendu qu'aucun vent ne nous reconduirait en Espagne ? Tous à vos postes, vite ! » (l. 906-907) ;

– les voiles sont bonnes et le gouvernail solide : « Il est vent du sud-est. Mais nous avons bonnes voiles et gouvernails solides. » (l. 918-919).

Colomb rassure encore les marins en minimisant le trajet parcouru depuis trois semaines (« Nous n'avons guère parcouru que quatre cent cinquante lieues », l. 923).

b. Colomb parle d'une « voix posée », « dans un espagnol marqué d'accent étranger » (l. 893-894).

c. Dans les lignes 895-901, Colomb joue sur les types de phrases afin de persuader ses interlocuteurs :
– type déclaratif-exclamatif : « Vous voyez bien que nous n'avons pas quitté le monde de la Vie ! Ces plantes sont vivantes. Elles vivent ! » ;

– type injonctif-déclaratif : « Regardez leurs couleurs ! » ;

– type interrogatif : « Les croyez-vous capables d'arrêter nos navires ? » ; « Lequel d'entre vous n'a jamais connu ce calme redoutable ? » ;

– type déclaratif : « Il nous retarde, certes, mais il ne durera pas ».

d. Colomb évoque les épices à propos du vin qu'il ne juge pas suffisamment parfumé, cela afin d'inciter ses compagnons de voyage à mener l'expédition jusqu'à son terme.

14. Colomb en vient à citer Moïse parce que Moïse, sous l'impulsion de Dieu, étendit son bras au-

dessus de la Mer Rouge et accomplit le miracle de séparer les eaux pour « laisser passer les enfants d'Israël », tandis que « les chars et les cavaliers de Pharaon étaient engloutis par les flots. » (l. 966-969). Colomb, emporté par l'exaltation « ébaucha le geste d'étendre le bras » donnant « l'illusion qu'un autre Moïse était apparu » (l. 975-976) et allait accomplir un nouveau miracle, celui d'obtenir une navigation favorable.

L'équipage

15. Lorsqu'ils voient l'île de Hierro disparaître à l'horizon, les marins se rendent compte qu'ils ont coupé « le fil » (l. 60) avec leurs attaches et leur passé. Ils commencent à se demander si le désir de trouver de l'or valait « pareil déchirement » (l. 63-64).

16. a. L'anaphore « Fini » est répétée trois fois (l. 68, 73, 76).

b. Cette anaphore traduit l'état d'esprit des marins et scande les souvenirs de ce qui constitue déjà pour eux le passé (la maison, les amis, les tablées familiales, les lits douillettes...). Elle met en valeur le mal-être des marins, embarqués dans une aventure dont ils ignorent l'issue et qui pourrait être sans espoir de retour.

17. Un marin se met à entonner *le Salve Regina* « selon une tradition de la marine espagnole à l'heure du couchant » (l. 109-110). Tous chantent alors en chœur, souhaitant « se placer sous la protection de la Vierge » et obtenir quelque « réconfort » (l. 120).

18. L'argument qui les motive et leur redonne confiance est l'argument financier (voir question 11.c.) : « ils se mirent à rêver à l'incroyable magot » (l. 165-166).

19. La direction du vent inquiète les marins car le vent souffle d'est en ouest. Ceux-ci se demandent comment ils pourront « naviguer contre le vent » (l. 200) pour effectuer le chemin du retour.

20. a. Lorsqu'ils constatent que la boussole n'indique plus le nord, les marins sont effrayés (« une frayeur inattendue marquait les visages », l. 366-367). Ils jurent, expriment leur « désarroi », leur « peur » (l. 369), puis se laissent aller à la « colère afin de libérer l'angoisse » (l. 372).

b. Lorsqu'ils voient des herbes flotter sur l'eau, les marins sautent de joie car ils pensent que la terre est proche (« Les équipages menaient grande joie », l. 618). Mais ces herbes, qui sont en réalité des sortes d'algues, deviennent de plus en plus nombreuses et touffues et finissent par encercler les navires, risquant de les immobiliser.

c. Lorsqu'ils se découvrent prisonniers des algues, les marins sont d'abord angoissés (« ils regardaient avec angoisse les herbes se refermer sur le sillage et empêcher ainsi toute possibilité de retour » (l. 857-859). Ils en oublient les attraits de l'or et des richesses, qui avaient motivé leur voyage, et ne songent plus qu'à la mort qui les attend (« Les hommes désœuvrés se laissaient gagner par l'épouvante et le découragement » (l. 867-868). Ils en viennent à lancer des jurons à l'encontre de Colomb et à lui faire des gestes menaçants, ébranlant ainsi son autorité.

21. Le narrateur utilise le terme « un fou » (l. 1122) pour désigner Colomb. Il adopte le point de vue d'un matelot en rage contre Colomb.

J'étudie la langue

Orthographe : l'accord des participes passés

22. a. « Les tempêtes les plus dures, je les ai rencontrées devant les côtes catalanes... » (l. 233-234). Le participe passé « rencontrées » est au féminin pluriel. Le verbe étant conjugué avec l'auxiliaire « avoir », le participe passé s'accorde avec le COD « les » (renvoyant à « tempêtes ») placé avant le verbe.

b. « Colomb annonça quinze lieues parcourues... » (l. 524). Le participe passé « parcourues », employé sans auxiliaire, s'accorde en genre et en nombre avec le nom « lieues ».

c. « Combien de bateaux sont allés par le fond avant même d'avoir terminé la manœuvre ! » (l. 239-240, p. 79). Le participe passé « allés », conjugué avec l'auxiliaire « être », s'accorde avec le sujet

« bateaux ». Le participe passé, conjugué avec l’auxiliaire « avoir », reste invariable car le COD « manœuvre » est placé après le verbe.

Grammaire et conjugaison : l’indicatif et le subjonctif

23. a. « Dieu veuille ! » (l. 951) : subjonctif présent du verbe *vouloir*.

« Dieu veut » (l. 952) : indicatif présent du verbe *vouloir*.

b. « Dieu veuille » est une parole prononcée par Pinzon ou Vincente Yanez qui émettent un souhait (valeur du subjonctif). La réponse de Colomb « Dieu veut » exprime une certitude implacable (valeur de l’indicatif).

c. Subjonctif présent : que je veuille, que tu veuilles, qu’il veuille, que nous voulions, que vous vouliez, qu’ils veuillent.

Indicatif présent : je veux, tu veux, il veut, nous voulons, vous voulez, ils veulent.

Questionnaire 3 (p. 161 à 164)

Erratum : ligne 207, p. 126 = Lire « Crois-tu » et non « croix-tu »...

Ai-je bien lu ?

1. Au fur et à mesure que les navires s’éloignent de l’Europe, les marins se sentent de plus en plus loin de chez eux. Et comme aucune terre ne semble poindre à l’horizon et qu’ils ne savent pas où ils vont, ils perdent confiance et espoir. On commence à devenir nerveux sur les navires, la violence couve.

2. a. et b. Les marins en veulent à Colomb. Ils forment le projet de le jeter par-dessus bord.

3. a. C’est Colomb qui a entrevu la terre le premier, le 11 octobre à dix heures du soir.

b. Colomb s’est heurté à deux fausses alertes. Une première fois, Pinzon déclare avoir vu la terre : « Terre ! Terre ! lança-t-il. J’ai vu la terre, j’en suis sûr ! » (l. 408), mais la terre vue par Pinzon sur la Pinta n’était qu’une petite île. Une seconde fois, le 7 octobre, « ce fut la Niña qui crut découvrir la terre, à l’heure matinale où le ciel, dégagé de ses brumes, permettait de voir loin » (l. 476-478), mais ce n’était qu’une illusion.

J’explique le texte

Le parcours de Chinito

4. a. Chinito cherche de l’affection auprès de Colomb et du marin Malagueño.

b. Colomb et Malagueño ont noué des liens affectifs avec l’enfant. Colomb le considère comme un fils, Malagueño comme un père.

c. Chinito est heureux des liens qu’il a noués avec Malagueño, après qu’il lui a fait des confidences sur lui-même : « Chinito éprouvait un bonheur grave à cette conversation qui les rapprochait. Il avait enfin, juste au moment où il allait le perdre, un grand frère auquel il pouvait parler librement. » (l. 678-681). Il est heureux également lorsque Colomb, l’appelle « mon fils », au moment où ce dernier a aperçu à l’horizon une lumière annonciatrice d’une terre : « Chinito, mon fils, cours donc avertir Rodrigo Sanchez que je voudrais le voir. Il l’avait appelé fils. Chinito entendit sonner le mot avec ravissement. » (l. 812-815).

5. Les hommes de l’équipage se méfient de Chinito parce qu’il est très proche de Colomb.

6. Chinito s’imagine arrivant à Cipango élégamment vêtu, en pourpoint de soie bleue. Et les belles dames se retourneraient sur son passage.

Le personnage de Colomb

7. Au fur et à mesure que les navires s’éloignent de l’Europe, Colomb est de plus en plus préoccupé et

de plus en plus inquiet (« Colomb restait à son poste, sans rien dire du tourment qui l'habitait », l. 10-11).

8. Colomb passe son temps à scruter le ciel, examinant la couleur et la position du soleil à son lever ou au coucher, observant la nuit la position des étoiles.

9. Colomb ne préoccupe guère des lamentations et des jurons de l'équipage, qui glissent sur lui « comme averse d'avril » (l. 29).

10. Dans un premier temps, Colomb refuse d'aller vers le sud-ouest, à la demande de Pinzon : « Toujours vers le ponant. Toujours ! » (l. 392). Mais au moment où Pinzon s'écrie qu'une terre est à l'horizon, Colomb accepte de changer de cap pour se diriger vers cette terre (« Et il fit ce qu'il avait refusé de faire depuis des jours. Il commanda qu'on changeât de cap. Ils abandonnèrent la route du ponant » (l. 458-460). Mais lorsqu'il découvre le lendemain que cette terre n'était qu'une île et qu'elle a disparu du champ de vision, il remet le cap vers l'ouest. « Le lendemain, le jour se leva sur une étendue vide. L'île avait disparu avec les dernières traînées obscures de la nuit. [...] . Christophe Colomb ordonna qu'on reprît la direction de l'ouest. » (l. 461-463 et 467-468).

11. a. Colomb, en proie au doute et à la fatigue (« Quand dormait-il ? », l. 27), absorbé par les calculs, et prête alors moins attention à Chinito (« Il n'y avait plus de place pour le geste amical des premiers jours ni pour des paroles réconfortantes. », l. 22-24).

b. Colomb se montre plus proche de l'enfant au moment où renaît pour lui l'espoir d'atteindre la terre. « Tu vois, Chinito, la terre existe. Elle est là, derrière l'horizon. Ils ne le croient pas, ces hommes apeurés qui ne me font pas confiance. Ou plutôt, ils n'osent y croire. Moi, j'en suis sûr. Demain, elle apparaîtra. » Il avait prononcé ces paroles le matin, dans un moment d'abandon. Chinito avait souri, heureux d'un bout de confiance qui était chaleur » (l. 713-719). L'enfant lui sert de confident, avec lui il peut se laisser aller à exprimer ses doutes et ses espoirs : « Dieu lui avait envoyé ce garçon pour qu'il pût vivre, sans être recru de souffrance par une joie trop vive, la minute qui lui brûlait l'âme » (l. 762-764).

Le parcours de Malagueño

12. Malagueño s'appelle en réalité Bartolomeo. Il n'est pas de Malaga mais de Torrès. On apprend qu'il a tué un homme au cours d'une rixe dans une taverne : « J'ai desserré les doigts. Il s'est affaissé à mes pieds. Il était mort. J'avais tué un homme. » Il se confie à Chinito, suite à une altercation violente avec le marin Paco, qui était présent dans la taverne le jour du drame et qui connaissait donc son secret. Mais cette fois, Malagueño a su dominer sa colère. Il confie alors son passé à Chinito, comme pour se libérer du mal qui le possède : « Le matelot a besoin d'exorciser un mal qu'il porte en lui et qui a resurgi brutalement tout à l'heure, alors qu'il croyait le dominer après avoir changé d'identité. Ce garçon qui l'écoute avec l'innocence de son âge le guérira peut-être si les mots parviennent à sortir » (l. 271-276).

13. Malagueño forme le projet de quitter l'équipage, lorsque les hommes mettront le pied sur une terre. Il s'enfoncera dans les bois et ne retournera plus jamais en Europe. Le temps utilisé est le futur : « je quitterai » (l. 321), « je m'enfoncerai », « Je grimperai » (l. 322), « Je trouverai » (l. 323), « J'attendrai » (l. 324).

14. a. Malagueño n'hésite pas à goûter le « fruit nouveau » apporté par les flots, car il estime n'avoir rien à perdre et met son destin en jeu : « Si ce pays m'est accueil, le fruit que j'ai mangé ne peut me faire de mal. Si je dois y mourir bientôt, autant que ce soit tout de suite » (l. 669-672).

b. « Le petit fruit rouge n'était pas du poison » : ces paroles signifient que l'île lui offre une chance de survie ; Malagueño veut dire à Chinito que le moment de la séparation est proche.

Le récit de voyage

15. a. Le personnage qui pense avoir vu la terre le premier est Pinzon : « Terre ! Terre ! lança-t-il. J'ai vu la terre, j'en suis sûr ! C'est moi qui l'ai vue le premier ! N'oubliez pas votre promesse, seigneur

Colomb ! » (l. 408-410).

b. Il espère obtenir les dix mille maravédís promis au premier qui verrait la terre. « Votre promesse [...] N'oubliez pas ! Dix mille maravédís au premier qui verrait la terre. C'est moi, seigneur Colomb ! C'est moi ! » (l. 421-424).

c. En réalité, il a vu une île : celle-ci n'est plus visible au petit matin (« L'île avait disparu avec les dernières traînées obscures de la nuit », l. 462-463).

16. a. Le premier signe humain qui parvient à l'équipage est un bâton de bois travaillé, une sorte de serpe, un outil donc, qui pourrait servir à tailler les branchages, à moins que ce ne soit une arme, un « harpon » (l. 620).

b. Cet épieu de bois, « maladroitement façonné » n'est pas le signe d'une civilisation riche, mais plutôt l'« arme d'une tribu primitive » (l. 619).

17. a. Le 11 octobre à 10 heures du soir Colomb aperçoit une lumière brillante qui s'élève et descend à l'horizon. Il en conclut que la terre est proche. « Demain, la terre surgira avec le soleil. Elle m'a fait un signe. Vous l'avez vu ! » (l. 803-804).

b. Colomb fait appeler Pero Gutierrez, confident du roi, qui confirme la présence de cette lumière : « Don Pero, retenez bien cet instant. Gardez-le présent à votre esprit. L'enfant que voici est allé vous quérir à ma demande et vous avez vu vous-même une lumière sur la mer » (l. 800-803).

18. a. Le personnage qui crie « Terre ! » le 12 octobre est Rodrigo de Triana, un marin de la Pinta. Il est deux heures du matin (« Deux heures après minuit », l. 907).

b. Les marins hurlent de joie (« les marins hurlaient leur joie », l. 916).

c. Colomb ne donne pas à Rodrigo la récompense promise car c'est lui qui le premier a vu une lumière, signe que la terre était proche (« J'ai vu une lumière aux dernières heures d'hier, reprit Colomb. Le premier qui a aperçu la terre, c'est moi ! », l. 977-978).

19. Colomb débarque au matin par prudence. En effet, il aurait été risqué de débarquer la nuit car, dans l'obscurité, l'on évalue difficilement les dangers.

Je formule mes impressions

20. On s'appuiera sur les réponses des élèves.

J'étudie la langue

Grammaire : l'attribut

21.

Sujet	Verbe attributif	Attribut	Classe
Colomb	devenait	plus farouche	adjectif (au comparatif)
Les feuilles et les fruits	étaient	frais	adjectif
La terre	semble	inhabitée	participe adjectif
Ils	étaient	des marins près de débarquer	groupe nominal

Conjugaison

22. « ai vu » : passé composé.

« Capitaine, c'est moi qui ai vu la terre le premier. »

C'est toi qui as vu, c'est lui qui a vu, c'est nous qui avons vu, c'est vous qui avez vu, ce sont eux qui ont vu...

Questionnaire 4 (p. 209 à 212)

Erratum : note 56, p. 199 = lire note 57

Ai-je bien lu ?

1. **a.** Le 12 octobre 1492, Christophe pense être arrivé aux Indes : il se donne le titre de « vice-roi des Indes » (l. 114).
- b.** Il donne à l'île où il aborde le nom de San Salvador (l. 124).
2. Colomb et son équipage sont accueillis avec bienveillance et curiosité par les indigènes.
3. Ils cherchent à se procurer de l'« or » (l. 374, 375, 379, 388)...
4. Au matin du 15 octobre, Colomb, déçu de voir que les indigènes ont très peu d'or, décide d'explorer de nouvelles terres.
5. Le 21 novembre, alors que la flotte se dirige vers le sud, la Pinta s'écarte de sa route pour faire voile vers l'est (« Le vaisseau rebelle maintint le cap sur le levant », l. 1056-1057) : Martin Pinzon décide de partir seul à la découverte du prétendu Japon tant convoité. Colomb est furieux.

J'explique le texte

Le récit de voyage : l'arrivée sur une terre

6. La première découverte est entourée de récifs battus par les vagues. Elle est constituée de forêts et parsemée de petits villages. La végétation y est très luxuriante comme en témoigne la présence d'un champ lexical : « arbres », « verts et luxuriants » (l. 29) ; « frondaisons », « fleurs » (l. 22), « enchevêtrement » (l. 33).
7. La description des oiseaux fait appel au champ lexical des couleurs : « teintes encore plus vives que celles des fleurs » (l. 34), « Le bleu, le vert et le jaune de leur plumage » (l. 36-37), « dissous dans les couleurs des arbres » (l. 37), « bouquets chatoyants » (l. 38), « leur robe était éclatante » (l. 40).
8. **a.** Les indigènes sont beaux et jeunes. Leur corps, entièrement nu, à la peau brune, est à la fois « gracieux » (l. 157) et musclé.
- b.** Colomb et ses hommes les appellent « Los Indios » (p. 172) parce qu'ils croient être arrivés aux Indes.
- c.** Ils sont pacifiques (« leur attitude pacifique », l. 177), sans armes (« Ils ne sont pas armés », l. 173).
9. Les Indiens mènent une vie frugale, proche de la nature. Ils ne possèdent rien « ni champs, ni troupeaux, ni armes, ni vêtements. Ils vivent dans des « huttes de branchages » (l. 334-335), se nourrissent de « gibier du jour », de « quelques poissons », de « fruits éclatés sous les braises » (l. 344-345). Ils sont « si démunis qu'à part quelques Calebasses et autres demi-coques de noix quasi gigantesques, ils ne possédaient rien dans leurs habitations sommaires. » (l. 370-373).
10. Les Indiens sont craintifs et ébahis par l'arrivée de Colomb et de son équipage : « ils regardaient tour à tour les caravelles posées sur la houle comme de grands oiseaux et ces êtres plus qu'étranges surgis dans le petit matin. » (l. 169-172). Lorsqu'ils s'approchent des nouveaux arrivants, ils les regardent avec une curiosité amusée (« des airs ahuris, des rires et des yeux brillants d'incompréhension amusée » l. 195-196), puis ils témoignent de leur joie (« Ils semblaient danser tant ils témoignaient de joie enfantine », l. 191-192). Ils sont « éblouis » (l. 243) à la vue des petits objets qu'ont apportés les Européens. Mais lorsqu'ils découvrent le tranchant de l'épée et s'aperçoivent qu'il peut donner la mort, ils deviennent méfiants et ont une attitude de « soumission » (l. 296).

11. Les indigènes sont en premier lieu attirés par la plume d'oie « qui grattait, grattait, traçant des lignes noires » (l. 192-196, p. 173) et ensuite par la page écrite (« tous, ils voulurent voir les pages zébrées de magie », l. 192-193).

12. Les Indiens sont émerveillés par les perles de verre (« la lumière enfermée dans des boules », l. 610-611), les « colliers », les grelots (« des musiques qu'un simple petit mouvement de la main suscitait dans des fleurs plus dures que le bois et qui luisaient. », l. 611-613).

13. Les Indiens prennent les nouveaux arrivants pour des « dieux à la peau claire » (l. 608), des « dieux blancs » (l. 619), « des géants sortis de la mer » (l. 619), « Toujours cette croyance en des dieux descendus du ciel » (l. 994-995).

Le parcours de Chinito

14. La première île découverte ne correspond pas à l'image que Chinito s'en était faite : il rêvait de « villes grouillantes » (l. 308), d'« épices » (l. 308), de « rues bariolées » (l. 309), « d'armes ciselées » (l. 309), « de bijoux et de palanquins » (l. 310), de « caravanes de chameaux » (l. 310-311), de femmes belles et « indolentes » (l. 314), de « jardins » (l. 315), de « cloches d'or » (l. 316). Au lieu de cela, « il marchait derrière des hommes nus qui n'avaient que leur beauté pour toute richesse » (l. 318-319).

15. a. Chinito est émerveillé par les oiseaux, notamment les perroquets et par la beauté des fleurs.

b. Le principal danger pour les Indigènes est de voir survenir le peuple « Caribi » (l. 449) c'est-à-dire des cannibales, mangeurs de chair humaine, qui font des incursions sur leur île.

16. a. Bartolomeo quitte Chinito avec une émotion contenue. Il pose sa main sur celle de Chinito qui était « à demi enfouie dans le sable » (l. 249-250) puis la retire après le passage d'une vague. C'est ainsi qu'il choisit de trancher le lien d'amitié qu'il entretenait avec le jeune garçon. Il traverse ensuite la plage et s'enfonce dans la forêt, sans se retourner.

b. Chinito tente de se rassurer en imaginant que Bartolomeo va revenir dans la soirée, mais se doutant de la vanité de son espoir, il est envahi par « une boule de tristesse de plus en plus dure » (l. 266).

c. Il est tenté à un certain moment de suivre son ami, mais il ne le fait pas car il est happé par « l'excitant plaisir que lui procurait l'aventure » (l. 349) : il accompagne en effet Colomb et ses compagnons dans une exploration de l'île.

17. Alors qu'il se trouvait dans un village, Chinito, toujours attiré par l'aventure (« Un frisson d'aventure s'était emparé de lui », l. 733-734), s'écarte de ses compagnons. À l'intérieur d'une case, il aperçoit une jeune fille allongée sur un hamac. Les deux jeunes gens se sourient.

18. a. Chinito lui offre le mouchoir rouge qu'il avait autour du cou, la jeune fille lui donne en échange le filet sur lequel elle dort.

b. Ces objets, échangés avec spontanéité et une certaine tendresse, revêtent pour les jeunes gens la valeur d'une « offrande somptueuse » (l. 777). Le mouchoir rouge est offert comme une fleur ; quant au hamac, il est le seul bien que possède la jeune fille.

19. Pedro vieillissant repense à la jeune fille avec émotion. Il a gardé de ce moment « un souvenir précieux » (l. 792) : « Au fond de lui demeurait la vision d'une jeune beauté dormant à même le sol d'une case, heureuse parce qu'une fleur de coton rouge était nouée à son cou » (l. 802-804).

Le parcours de Colomb

20. Christophe Colomb en débarquant sur l'île, déclare que la terre découverte, qu'il baptise San Salvador, est chrétienne et appartient aux souverains d'Espagne (« Cette terre, de par l'étendard planté, est désormais chrétienne et espagnole. Je le dis au nom de Leurs Majestés Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, les Rois Catholiques qui en sont maîtres ! », l. 106-109). Joignant le geste à la parole, « il ficha l'étendard dans le sable ».

21. Colomb offre des cadeaux aux Indiens pour les attirer, pratiquer le « troc » (l. 233) ou obtenir

d'eux qu'ils lui disent où trouver de l'or.

22. Colomb pense que ses marins pourront s'installer sur l'île. Quelques hommes armés « pourront contenir les indigènes » qui seront au service des blancs : « Nous pourrions faire d'eux ce que nous voudrions. Ils nous prennent pour des dieux descendus du ciel. Nous les rendrons facilement chrétiens et puis nous en tirerons profit. Sous bonne garde, ils deviendront travailleurs. Avez-vous vu comme le coton pousse en abondance ? » (l. 580-585).

23. a. Colomb a gagné à sa cause les souverains espagnols Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille : ils ont financé le voyage, mais en échange, Colomb a promis aux souverains d'apporter richesse et gloire à l'Espagne, ce qui explique son obsession pour l'or (« Comment pourrai-je retourner en Espagne si je n'ai pas trouvé l'or ? », l. 1117-1118).

b. et c. Colomb quitte San Salvador et fait voile vers Colbo (Cuba). Lorsqu'il atteint l'île, il croit être arrivé à Cipango (« L'amiral en conclut que Colba était Cipango », l. 819), mais il n'y trouve pas de palais au toit d'or (l'or « se dérobait sans cesse », l. 1082). Colomb quitte alors Cuba, il se dirige vers l'île de Bohio (l. 955) tandis que Pinzon prend la route de Baneque.

24. Colomb est humilié par la désertion de Pinzon qui prétend poursuivre l'aventure seul et qui commet envers lui une déloyauté.

Je formule mes impressions

25. a. « un marché de dupes » est un marché désavantageux pour l'un des partis. Les indigènes sont ici trompés. Les Européens, profitant de leur enthousiasme naïf, les attirent en effet avec de la pacotille (verroterie, grelots de cuivre...) qu'ils sont prêts à échanger contre un bijou en or.

b. « La Santa-María retenait à son bord sept indigènes qui, en échange de leurs fruits et de leurs coquillages, furent les premiers à perdre la liberté » (l. 704-706). On s'appuiera sur les réponses des élèves qui réfléchiront sur le prix qui est accordé à la liberté. Et la liberté a-t-elle un prix ?

J'étudie la langue

26. a. Auto-défense : défense assurée par soi-même, sans faire appel aux services de sécurité, à la police. **b.** Automobile. : qui se meut par soi-même, grâce à un moteur. **c.** Autocritique. : fait de juger son propre comportement. **d.** Autodidacte : qui s'est instruit par lui-même, sans professeur. **e.** Autoportrait : portrait d'une personne fait par elle-même. **f.** Autobiographie : récit qu'un écrivain fait de sa propre vie.

Questionnaire 5 (p. 235 à 238)

Ai-je bien lu ?

1. Colomb est arrivé à Bohio (l. 44).

2. La nuit du 25 décembre, La Santa Maria s'échoue sur des rochers, au large de Bohio (Hispaniola).

3. a. La désertion de Pinzon, parti sur la Pinta et l'échouage de la Santa Maria, ne laissent qu'un seul bateau à Colomb : la Niña (l. 325-326).

b. Il décide de laisser des hommes sur place parce que la Niña ne peut « recueillir tout l'équipage » (l. 354) : elle « serait trop dangereusement surchargée » (l. 354-355).

4. a. Pinzon est de retour, après sa désertion (l. 442).

b. Pinzon revient parce qu'à Baneque, là où il est allé, il n'a pas trouvé d'or. Il ramène donc la Pinta.

5. a. Colomb et son équipage rentrent en Espagne le vendredi 15 mars 1493.

b. Ils débarquent dans le port de Palos.

6. Colomb rapportera aux souverains espagnols l'or qui lui a été offert en assez grande quantité par les insulaires (l. 345-351).

J'explique le texte

Le récit de voyage

7. a. L'échouage de la Santa-María a eu lieu la nuit de Noël. La mer est calme, mais la zone est dangereuse car parsemée de récifs. Les deux caravelles ont été mises en panne (quasiment en immobilité). Colomb est allé se reposer, confiant le gouvernail au timonier. Juan de la Cosa vient voir si tout va bien et va prendre lui-même un peu de repos (l. 120-121). Or le timonier est aussi exténué : il confie la barre à Chinito, il lui suffit de maintenir la position du navire (l. 158-161). Mais la caravelle se met à dériver et se porte vers la côte. À l'approche de minuit « un choc parcourut le navire » (l. 218).

b. Des trous s'ouvrent dans la coque qui se remplit d'eau (« L'étrave avait heurté un récif, ouvrant une brèche si grande que l'irréparable apparut tout de suite », l. 244-245 ; « La coque se remplissait inexorablement », l. 267-268).

c. Les expressions « plaies béantes » (l. 231) et « la vaillante Santa-Maria » (l. 238) contribuent à la personnification du navire qui apparaît comme blessée, et emplie de courage.

8. Les termes qui traduisent la panique à bord sont : « branle-bas général » (l. 223) ; « l'équipage courait en tous sens » (l. 225-226) ; « soufflant et crachant » (l. 226-227) ; « des luttes » (l. 228) ; « Les horions pleuvaient » (l. 229).

9. a. Juan de La Cosa quitte son navire qui va couler.

b. Cet acte constitue pour le narrateur « la plus inexcusable des désertions » (l. 296-297).

10. a. Les marins travaillent à la récupération de la cargaison : « Bientôt les caisses et les barils s'entassèrent sur le sable à côté des planches disjointes apportées par la mer. Les hommes travaillèrent longtemps. » (l. 320-322).

b. Colomb reçoit l'aide d'un cacique, Guacanagari. Il met à la disposition de l'amiral des cases pour entreposer la marchandise (l. 327-331).

11. Avant de reprendre le large, Colomb et ses hommes décident de rester une journée de plus sur l'île. Ils jettent l'ancre « dans un port tranquille » (l. 454). C'est alors qu'ils sont surpris par une tribu des Caraïbes, armés d'arcs et de flèches.

12. a. Le narrateur présente les Caribes comme des êtres effrayants : « une tribu peinturlurée de noir, armée d'arcs et de flèches » (l. 457-458.) ; ils ont « dans les yeux, quelque chose de farouche » (l. 463-464) ; ils arborent une « nudité » arrogante (l. 466) ; leur rire est un « rictus » (l. 467) et découvre « une denture de carnassier » (l. 477-478).

b. Les Caribes sortent peu à peu des frondaisons, toujours plus nombreux (« Ils étaient bien cinquante ! »), alors qu'en face, les Espagnols sont sept... Ils sont agressifs (« mines hargneuses ») ; tous étaient armés » (l. 497-499). Ils ont « l'arc au poing » et leurs flèches sont « sans doute enduites d'un venin sans remède, prêtes à frapper » (l. 483-484).

c. Lorsque les Indiens essaient de ceinturer et de ligoter les Espagnols, une lutte s'engage. Un marin sort alors un poignard de sa ceinture et porte un coup sur le sauvage qui hurle de douleur, tandis qu'un autre reçoit une flèche en pleine poitrine. C'est alors « la débandade » (l. 527). Les indigènes regagnent la forêt.

Le parcours de Chinito

13. a. Chinito se sent en partie responsable du naufrage de la Santa-María car c'est lui qui était chargé de conserver la position du gouvernail.

b. Colomb, quant à lui, ne lui reproche pas son comportement, car en fait, « chacun se sentait responsable d'une négligence » (l. 265). Et au moment de quitter le jeune garçon, une fois arrivé à

Palos, Colomb lui dit : « - N'aie pas de remords. Tu as fait ce que tu devais faire et s'il y a un responsable, c'est moi » (l. 556-557).

14. a. Chinito se porte volontaire pour rester à Bohio car il revoit en pensée Bartolomeo parti vivre dans l'île de San Salvador. Il souhaite faire comme lui (« Pourquoi lui aussi, Chinito, ne resterait-il pas sur une île ? », l. 392-393), avec le secret espoir de retrouver un jour son ami.

b. Colomb refuse catégoriquement la demande de Chinito, il lui intime l'ordre de rentrer en Espagne (l. 400, 407).

c. Le vieux Pedro Alvarez se rend compte que ce jour-là, Colomb lui a sauvé la vie (« Pedro était devenu vieux grâce à ce refus », l. 408).

15. a. Pedro reçoit de Colomb une belle bourse.

b. Il projette de devenir muletier.

16. Pedro Alvarez a du mal à terminer ses mémoires car les dernières images qui lui reviennent de son aventure sont « pénibles » (l. 3). Il redoute « d'aborder la nuit d'épouvante qui, cinquante ans après, suscitait encore en lui un malaise » (l. 29-30). Par ailleurs, l'écriture est pour lui une épreuve difficile, il doit faire d'immenses efforts pour trouver le mot juste.

17. Le vieux Pedro, lorsqu'il a du mal à écrire, se rend souvent sur la petite place de Grenade, « où jadis, une lame brusquement jaillie de son manche, avait fait de lui un vagabond des mers. » (l. 36-37). C'est en effet à la suite de cet épisode qu'il a quitté la ville de Grenade et a rencontré Colomb.

Le personnage de Colomb

18. Colomb, au moment du choc, est tout d'abord calme et silencieux. Il demande à Juan de La Cosa de mettre une chaloupe à la mer, de prendre deux hommes avec lui et d'aller jeter l'ancre à la poupe. Mais lorsqu'il comprend que La Cosa déserte le navire, il contient dans un premier « la poussée de haine qui crispait ses mâchoires, le désarroi qui l'envahissait » (l. 284-285), jusqu'au moment où il se laisse aller à la fureur : « Christophe Colomb ne contrôlait plus sa colère. Tout le monde l'abandonnait donc ? » (l. 297-298). Comprendant que la caravelle ne pouvait être sauvée, il ordonne que l'on mette les chaloupes à la mer. Au matin, Christophe Colomb, « en découvrant avec le jour l'ampleur du désastre, ne put retenir ses larmes. Il eut un moment de faiblesse qu'il ne voulut partager avec personne. Chacun respecta son désir de solitude. » (l. 314-316). Puis il revient et donne des ordres pour sauver la cargaison.

19. Colomb conserve en lui le remords « d'un moment d'abandon au sommeil » (l. 430-431).

20. Il se produit un miracle « au moment du plus grand désarroi » (l. 345-346). : les indigènes offrent à Colomb de l'or et des objets en or en relative abondance.

Une future colonie

21. a. Colomb doit laisser des hommes sur l'île car La Nina est trop petite pour ramener tous les hommes en Espagne.

b. Il leur assigne la mission de fonder « une colonie » (l. 367) ; c'est-à-dire de constituer dans cette île « un morceau de l'Espagne » pour mieux servir les souverains (l. 362-363).

c. Les hommes sont heureux de rester par le « goût de l'aventure » (l. 383) et « l'appât de l'or » (l. 383).

22. Pour se loger, les hommes devront construire un fort « avec les matériaux tirés de la Santa-Maria. » (l. 357).

23. a. b. Les hommes restés sur l'île se sont mal comportés avec les indigènes et ont tous péri : « Les hommes qui avaient pour mission de fonder une colonie sur cette terre neuve laissèrent parler leurs mauvais instincts. Ils s'emparèrent de femmes, asservirent les tribus et s'entretuèrent pour la possession de l'or amassé. Les derniers survivants périrent sous les flèches d'un cacique en colère et le

fort, né de la courageuse caravelle qui les avait conduits en ces lieux paradisiaques, fut réduit en cendres. » (l. 415-422).

Je formule mes impressions

24. On s'appuiera sur les réponses des élèves. Cette phrase, de tonalité pessimiste, laisse présager le sort que subiront les Indiens d'Amérique lorsqu'arriveront les conquistadores.

J'étudie la langue

25. a. et b.

- il retournait : verbe retourner, imparfait, arrière-plan (répétition dans le passé)
- avait fait : verbe faire, plus-que-parfait, antériorité (action passée qui s'est déroulée avant une autre action passée)
- caressait : verbe caresser, imparfait, arrière-plan (description)
- coulait : verbe couler, imparfait, arrière-plan, durée
- avait changé : verbe changer, plus-que-parfait, valeur d'accompli
- il s'attarda, il remonta, Il s'assit, il sut : verbes s'attarder, remonter, s'asseoir, savoir, passé simple, actions de premier plan
- terminerait : verbe terminer, conditionnel présent, futur dans le passé

Les voyages d'exploration

Questionnaire 1 (p. 247)

Ai-je bien lu ?

1. a. Un journal de bord est un document dans lequel le capitaine d'un navire consigne au jour le jour toutes les indications concernant la traversée : « je me suis proposé d'écrire très ponctuellement, au jour le jour, tout ce que je ferais et verrais et qui m'arriverait pendant ce voyage » (l. 14-16).

b. Colomb s'exprime à la première personne (pronom *je*) dans les lignes 1 à 21. Par la suite, il est désigné par le nom l'*Amiral* (l. 24) et le pronom « il » (l. 25 à 55) : le journal de bord a été recopié et résumé par Bartolomé de Las Casas, fils de l'un des premiers compagnons de Christophe Colomb.

c. Christophe Colomb a dédié son journal au roi et à la reine d'Espagne : « vos Altesses » (l.10) ; « Seigneurs Princes » (l.17). Rappelons qu'ils financent le voyage et que Christophe Colomb se sent redevable envers eux (« m'y acquitter de l'ambassade de Vos Altesses », l.12-13).

Il souhaite rendre compte de son voyage à ses souverains pour montrer qu'il mène à bien la mission qui lui a été confiée. En tant que navigateur, Colomb ajoute que son journal de bord servira à enrichir les connaissances maritimes et géographiques (« j'ai le dessein de faire une nouvelle carte marine, » l.19).

2. Christophe Colomb est parti de Palos, port de la côte sud de l'Espagne, le vendredi 3 août 1492 (« le troisième jour du mois d'août », l.7-8), « une demi-heure avant le lever du soleil » (l.8-9). Il compte se rendre aux Indes.

3. a. Le 9 septembre, les marins commencent à se décourager car ils trouvent le voyage trop long (« Ils se plaignaient de la longueur du voyage », », l.23-24).

b. Christophe Colomb les persuade de continuer en leur promettant des richesses (en leur donnant

bon espoir du profit qu'ils pourraient en avoir » (l.25-26) et en leur disant que lui-même ne renoncera pas à son but qui est d'atteindre les Indes (« il entendait poursuivre jusqu'à les trouver », l. 28).

- 4. a.** Les marins ont compris que la terre était proche car ils ont vu des pétrels et un jonc vert (l.32), puis « un roseau et un bâton » (l.33-34) travaillé de la main de l'homme, puis encore une « planchette » (l. 37), et enfin, « un rameau d'épines chargé de ses fruits » (l. 38).
- b. et c.** Christophe Colomb a atteint l'île de « Guanahani » (l.44) le vendredi 12 octobre au matin (« temporisant jusqu'au jour du vendredi », (l.42-43).
- d.** Christophe Colomb déploie « la bannière royale » (l. 48), et ses capitaines « deux de ces étendards à croix verte » Il prend ainsi possession de l'île.

Je lis et je compare

Le Voyage inspiré et Le Journal de bord de C. Colomb

5. L'auteur du Voyage inspiré s'est largement inspiré du journal de bord de Colomb. Son récit est fictif certes mais s'appuie sur des faits réels.

On peut rapprocher certains passages :

• Le départ

Journal :

La date : « Le troisième jour du mois d'août de ladite année » (l.7-8)

Le lieu de départ : « Je vins à la ville de Palos, où j'armais trois navires » (l. 3-4)

Les bateaux : « j'armais trois navires très convenables » (l. 3-4) Une erreur de lignes figure dans certains exemplaires.

L'escale : « Et je pris le chemin des îles Canaries » (l. 9-10).

La destination : « naviguer jusqu'à toucher aux Indes » (l. 11-12)

Roman :

- La date : « Ils étaient là, au matin du 3 août. » (l.918, p. 49).

- Le lieu de départ : « Personne ne savait que, ce jour-là, dans le petit port de Palos, naissait une ère de l'humanité » (l.957-959, p. 52).

- Les bateaux : « La nuit d'août, poisseuse et sans un souffle, enveloppait encore les trois caravelles » (l. 928-929, p. 50).

- L'escale : « aborder au plus vite à la Grande Canarie » (l. 1193, p. 61).

- La destination : « nous rencontrerons, je le sais, le rivage des épices (l. 133, p. 75).

• La colère des marins

Journal :

« Les hommes n'en pouvaient plus » (l. 23, p. 245).

Roman :

« Colomb devait subir maintenant les plaintes des trois équipages » (l. 887-888, p. 103).

• La vue de la terre :

Journal :

- « À la deuxième heure après minuit, la terre parut. » l. 40.

- « Ils virent des pétrels et un jonc vert tout près de la nef amirale. Ceux de la caravelle *Pinta* virent un roseau et un bâton et ils saisirent un autre bâtonnet travaillé, à ce qu'il leur parut, avec le fer ; puis encore un morceau de roseau et une autre herbe qui pousse en terre, enfin une planchette. Ceux de la caravelle *Niña* virent aussi d'autres signes de terre et un rameau d'épine chargé de ses fruits. À cette vue, ils respirèrent tous et se réjouirent. » (l. 32-39).

Roman :

- « Deux heures après minuit, le cri tant attendu monta dans le ciel. » (l. 907-908, p. 152).
- « Voyez ces pétrels qui tournent autour du navire ». (l.371, p.132).
- « Quelqu'un aperçut sur les flots une brassée de verdure. «Des joncs!» (l.584-585, p. 140).
- « Martín Alonso Pinzón apporta au capitaine un bâton que l'un de ses marins avait repêché. Sur le bois durci au feu, la lame de ce qui pouvait bien être une serpe avait laissé des traces. La branche première avait perdu ses ramifications. On l'avait dépouillée de son écorce à longues éraflures, appointée et polie en son extrémité. Quels gestes humains avaient émoussé la pointe ? » (l.592-598, p. 140-141).
- « Vers midi, la Niña vint se placer à son tour contre la Santa-María. Un homme monta à bord. Il tenait à la main une branche d'épine alourdie de baies rouges. Les feuilles et les fruits étaient si frais, eux aussi, qu'on ne pouvait imaginer qu'ils aient séjourné longtemps dans l'eau. » (l. 630-634, p. 142) ;

• L'arrivée sur l'île

Journal :

« [...] Alors ils virent des gens nus, et l'Amiral se rendit à terre dans sa barque armée avec Martin Alonso Pinzon et Vicente Yañez, son frère, qui était capitaine de la *Niña*. L'Amiral déploya la bannière royale, et les capitaines deux de ces étendards à croix verte que l'Amiral avait pour emblème sur tous les navires et qui portaient un F et un Y surmontés chacun d'une couronne, une lettre d'un côté de la croix et l'autre de l'autre côté. »

Roman :

- « Les hommes [...] étaient beaux et jeunes. Leur corps, entièrement nu, avait le poli lisse et brun de l'olive mûre. » (l. 156-159, p. 172).
- « Il vit Christophe Colomb sortir de la chaloupe, l'étendard haut brandi frappé de la croix verte et des initiales couronnées des souverains. Martín Alonso Pinzón et Vicente Yañez sautèrent après lui. La mer éclaboussa la bannière royale que chacun d'eux tenait pour encadrer l'étendard. » (l.98-103).

Questionnaire 2 (p. 252)

Ai-je bien lu ?

1. L'île décrite est Hispaniola.

2. Ce paysage apparaît comme luxuriant et prospère, peuplé d'une faune et d'une flore variés.
- paysage : « sierras » (l. 2 et 21) , « montagnes » (l.2), « plaines et vallées » (l.22), « terres si belles et grasses » (l. 22-23), « fleuves » (l.26) ;
 - flore : « arbres de mille essences » (l. 5), « palmiers » (l.14), « pinèdes » (l.19), « fruits » (l.10 et 16) ;
 - faune : « rossignol » (l.11), « mille autres sortes d'oiseaux » (l.11-12), « volatiles » (l.18), « troupeaux » (l. 24).

Le climat y est particulièrement doux : le climat de « novembre » (l. 12) équivaut à celui de « mai » (l.9).

3. a. Colomb compare les montagnes d'Hispaniola à celles de l'île de Ténériffe et les arbres en fleurs à ceux que l'on voit « le mois de mai en Espagne ».

comparé	outil	comparant	pays référent
- immenses	plus ... que	l'île de Ténériffe	Canaries, Espagne

montagnes			
- arbres en novembre	aussi... que	arbres au mois de mai en Espagne	Espagne

b. Les comparaisons font référence au monde connu du destinataire, en l'occurrence l'Espagne.

4. L'île possède des richesses agricoles (fruits, épices, miel, élevage) et minières (« mines d'or et d'autres métaux », l. 30-31). Les énumérations et l'emploi du pluriel témoignent de ces richesses. Exemple : « Il y a là encore des pinèdes en quantité, des campagnes magnifiques et du miel, toutes sortes de volatiles et des fruits fort divers. À l'intérieur des terres, il y a maintes mines de métaux et d'innombrables habitants. » (l.16-20).

– Les termes qui expriment **l'abondance** sont : « mille formes » (l.4), « pleines d'arbres de mille essences » (l.5), « mille autres sortes d'oiseaux » (l.11-12), « belle diversité » (l.14-15), « en quantité » (l.17), « toutes sortes » (l.24), « maintes mines » (l.19), « innombrables habitants » (l.20), « fleuves nombreux » (l.26), « beaucoup d'épices » (l. 30)

– Ceux qui expriment **l'émerveillement** sont : « magnifiques » (l.4), « aussi beaux » (l. 8), « ravit les yeux d'admiration » (l.15), « magnifiques » (l.17), « merveille » (l.21), « si belles » (l.21),

5. a. Les peuples découverts vivent nus. Ils sont pacifiques (« n'ont ni fer, ni acier, ni armes », l. 36-37 ; ils sont « prodigieusement craintifs » (l. 39) ; « Ils n'ont d'autres armes que les roseaux » (l. 39-40).

b. Christophe Colomb découvre en eux des êtres « dépourvus d'artifice » (l.53) et « généreux » (l. 54)

6. Luis de Santangel a dû être convaincu du bien-fondé d'un projet dans lequel il était financièrement impliqué au nom des souverains espagnols. Christophe Colomb lui fait en effet savoir qu'il a découvert des contrées riches, admirables, et surtout qui contiennent des ressources précieuses : des métaux et de l'or.

Questionnaire 3 (p.256)

Ai-je bien lu ?

1. Cortès écrit à son souverain, le roi Charles Quint.

2. Cortès décrit la région du Yucatan (l. 1 et 2).

3. Les indigènes ont de « taille moyenne » (l. 3), « de corps bien proportionné » (l. 3-4).

4. a. Ils se percent les oreilles, les cartilages du nez ou les lèvres pour y introduire des bijoux ou des pierres. Cortès n'apprécie guère cette coutume, il juge le résultat inesthétique : ces accessoires leur font « des lèvres tombantes qui les rendent absolument difformes » (l. 11-12).

b. Leurs vêtements sont faits d'une étoffe de gaze couverte de peintures.

5. a. Ils se nourrissent essentiellement de maïs, de céréales telles que la yuca, de volailles, de poissons.

b. Les villages sont grands et bien construits Les maisons sont en pierre, reliées en chaux et en mortier ; les chambres sont petites et basses.

6. a. Les Aztèques vénèrent les idoles qui sont des statues de leurs dieux. Ils procèdent à des mutilations corporelles, offrant leur sang à ces idoles. Mais surtout, ils font des sacrifices humains : ils ouvrent la poitrine de leurs victimes, leur arrachent le cœur et l'offrent aux dieux.

b. Cortés est horrifié par ces coutumes qu'il qualifie à l'aide de quatre adjectifs : « horrible » (l. 32), « abominable » (l. 32), « terrible » (l. 42), « épouvantable » (l. 42).

Questionnaire 4 (p.259)

Ai-je bien lu ?

1. Pizarro est fasciné par les richesses de Cuzco : nombreux entrepôts « remplis de mobilier, de vivres, de coca, et surtout de vêtements » (l. 2-4), « réserve de plumes » (l. 5), objets en or. La profusion est traduite par les énumérations de termes au pluriel (« des oiseaux, des couleuvres, des araignées, des lézards », l. 18-19) par le lexique (« innombrables » (l. 2), « quantité » (l. 2), « multitude » (l. 7), « amoncellement » (l. 9), « profusion » (l. 12)).

2. Ce qui a le plus impressionné le conquistador, ce sont les objets en or trouvés en abondance dans une grotte non loin de Cuzco. La répétition du mot « or » traduit sa fascination (« flambeaux d'or », l. 13 ; « brodequins d'or », l. 15 ; « langoustes d'or », l. 16 ; « coupes d'or », l. 17 ; « sculptés dans l'or », l. 17) ; « toutes ces pièces d'or », l. 20. L'énumération des objets réalisés témoigne d'un art particulièrement délicat : « des oiseaux, des couleuvres, des araignées, des lézards » (l. 19).

Je lis et je compare

- Le sonnet « Les Conquistadors » est consacré à l'évocation des conquistadors partis à la recherche de terres et de trésors nouveaux (« Ils allaient conquérir le fabuleux métal », v. 5).

- Le début du sonnet présente le départ des conquérants. La comparaison du vers 1 « Comme un vol de gerfauts hors du pays natal » assimilant les conquistadors à des oiseaux de proie, met en valeur le caractère brutal des personnages, ivres du désir de conquête. Mais, dans le poème d'Heredia, au cours du voyage, l'état d'esprit des conquérants évolue et s'oriente vers le mystère et le rêve, ce qui ne correspond sans doute pas à la réalité : la volonté de conquête (« lendemains épiques ») se trouve en effet estompée par l'évocation d'un abandon harmonieux aux sortilèges de la nuit, de la beauté lumineuse et magique du paysage. Le voyage de conquête se transforme peu à peu en une aspiration au rêve et au merveilleux (« mirage doré », v. 14).

On pourra relever dans un tableau les deux champs lexicaux opposés.

La conquête	La rêverie
« gerfauts » (v. 1) ; « charnier » (v. 1) ; « héroïque et brutal » (v. 4) ; « conquérir » (v. 5) ; « épiques » (v. 6)	« mystérieux » (v. 8) ; « soir » (v. 9) ; « azur » (v. 10) ; « enchantaient » (v. 11) ; « sommeil » (v. 11) ; « mirage » (v. 11).

Questionnaire 5 (p. 262)

Erratum : dans certains exemplaires, il convient de lire « bleu » (l. 10, p. 260) et non « leu » et « que » et non « de » (l. 8 : aussi rouges **que** l'écarlate fine »

1. Léry a effectué un voyage au Brésil.

2. Léry mène le récit à la première personne du singulier : « Quant aux plantes et herbes dont je veux aussi faire mention je commencerai par celles qui, à cause de leurs fruits et de leurs effets me semblent les plus excellentes. » (l. 1-3, extrait 2). L'auteur se présente donc comme un témoin direct, comme un voyageur qui raconte ce qu'il a vu et vécu.

3. a. Les deux oiseaux décrits sont l'arat et le canidé.

b. Les deux oiseaux sont comparés à des corbeaux pour leur taille (avec une différence : ils sont « plus gros », l. 2), aux perroquets pour leur bec et leurs pieds crochus (ressemblance).

c. La beauté de ces oiseaux est due aux couleurs flamboyantes de leur plumage (« rouges », l. 8 ; « bleu céleste », l. 10 ; « azuré », l. 12 ; « aussi jaune que de l'or fin », l. 16 ; « un bleu si pur », l. 17 ; « violet », l. 20).

d. L'auteur suggère donc que les oiseaux du Brésil diffèrent de tous par l'éclat de leurs couleurs, ainsi qu'en témoignent les expressions hyperboliques et comparaisons (« de couleur bleu céleste aussi étincelante que la plus fine étoffe qui se puisse voir », l. 10-11 ; « aussi jaune que de l'or fin », l. 16 ; « d'un bleu si pur qu'il n'est pas possible de l'être plus », l. 17-18). Il exprime son admiration pour ces oiseaux par les expressions « il n'y a œil qui se puisse lasser de le regarder », l. 13-14 ; « on est ravi d'une telle beauté » (l. 20-21).

4. a. Léry désigne la plante décrite, l'ananas par la périphrase suivante : « la plante qui produit le fruit nommé par les sauvages *ananas* » (l. 4-5).

b. Le nom indigène donné à cette plante est *ananas*.

c. L'auteur a recours à ce nom car il ne dispose pas d'autre mot pour la nommer.

5. Les feuilles de l'ananas sont « courbées et cannelées » (l. 6) ; leur couleur est « jaune azuré » (l. 14), leur parfum est celui de la « framboise » (l. 15), leur goût est « fondant » (l. 17) et doux (l. 18).

Léry rapproche cette plante :

- du **glaïeul**, dont il dit qu'elle possède la forme ;
- de l'**aloès**, par l'aspect de ses feuilles ;
- du **chardon** et de l'**artichaut**, par son mode de croissance ;
- du **melon** et de la **pomme de pin** par la grosseur et la forme de son fruit.

Ces différents végétaux sont bien connus du lecteur européen, ils servent de référence à la description.

6. Léry termine la description par une expression hyperbolique : « le plus excellent fruit de l'Amérique » (l. 19) qui témoigne de son émerveillement envers ce fruit.

Questionnaire 6 (p. 271)

Ai-je bien lu ?

1. Bougainville séjourne à Tahiti.

L'île de Tahiti est une île de grande « étendue » (l. 14-15) couverte de hautes montagnes (« La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Tahiti » (l. 13). Boisée et fleurie, elle est arrosée « d'une infinité de petites rivières » (l. 19-20). Les montagnes surplombent des plaines où sont cultivés de « beaux arbres fruitiers », l. 2-3 et « Tout le plat pays [...] est consacré aux arbres fruitiers », l. 22-24).

2. a. L'île possède des richesses naturelles. Les principales productions sont « le coco, la banane, le fruit à pain, l'igname, le curassol, le giraumon et plusieurs autres racines et fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espèce d'indigo sauvage, une très belle teinture rouge et une jaune » (l. 30-35). L'île produit aussi des fruits (« arbres fruitiers », l. 3 et l. 23-24), et du bois « rouge et jaune » (l. 34-35).

b. Bougainville a vu « des cochons, des chiens d'une espèce petite, mais jolie, et des rats en grande quantité » (l. 55-57). Les habitants ont « des poules domestiques absolument semblables aux nôtres. » (l. 57-58). Il a vu des oiseaux : « des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi et d'un très bon goût, et des perruches fort petites, mais fort singulières par le mélange de bleu et de rouge qui colorie leurs plumes. » (l. 59-63).

3. Le climat est chaud mais il n'y a pas de « grandes chaleurs » (l. 65) : « Pendant notre séjour le thermomètre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22° et il a été quelquefois à 18 » (l. 66-68). Le climat est « sain » (l. 73). Les habitants de l'île sont toujours en bonne santé, ils vivent longtemps (« l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent, l. 83). Aucun membre de l'équipage n'est tombé malade malgré les longs séjours effectués dans l'eau et au soleil et les nuits passées à la belle étoile. (l. 72-76). Les scorbutiques ont même « repris des forces et s'y sont rétablis » (l. 78-79).

4. a. Les Tahitiens sont bruns, de taille variable en fonction des peuplades. Les hommes ont les cheveux très courts, ou bien ils se les attachent au sommet de la tête (l. 120-122). Ils portent une barbe, des moustaches et ont le haut des joues rasés. (l. 117-118). Ils laissent pousser leurs ongles, excepté « celui du doigt du milieu de la main droite. (l. 118-120). Beaucoup ont sur la peau des « traces de la petite vérole » (l. 126).

b. On distingue deux peuplades qui diffèrent par leurs traits physiques : la première, comprend des hommes de « la plus grande taille » (l. 102) au corps bien proportionné ; leurs traits sont proches de ceux des Européens ; leurs cheveux sont noirs.

La seconde peuplade est de taille moyenne, les cheveux sont « crépus et durs comme du crin » (l. 110-111), les traits et la couleur du visage se rapprochent de « ceux des mulâtres » (l. 112).

c. Les femmes ont la peau assez claire car elles se protègent du soleil. Elles sont belles : leurs traits sont « assez délicats » (l. 141), leur corps est d'une beauté harmonieuse (« ce qui les distingue, c'est la beauté de leur corps », l. 141-142). Elles sont coquettes et savent se vêtir avec goût d'un simple tissu (« elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie », l. 135-136). En guise de maquillage, elles se peignent le corps d'une peinture bleu foncé (l. 144-147).

5. Les Tahitiens se nourrissent essentiellement de végétaux et de poisson, ils mangent rarement de la viande. Ils ne boivent que de l'eau. Ils fabriquent leurs étoffes à partir de l'écorce d'un arbuste. Ils battent cette écorce sur une planche à l'aide d'un morceau de bois et en y ajoutant de l'eau.

L'écorce battue forme ainsi une étoffe très fine. Bougainville précise qu'il ne sait pas comment les Tahitiens s'y prennent pour teindre ces étoffes (l. 176-189).

Ils portent des parures : perles ou fleurs aux oreilles (ils ont les oreilles percées), peinture sur le corps. Ils vivent souvent nus, une ceinture recouvrant leurs parties naturelles (l. 130-131) ou bien ils portent une sorte de pagne (l. 132-134). Ils ont une grande hygiène : « ils se baignent sans cesse et jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant et après. » (l. 165-167). Ils s'oignent les cheveux avec de l'huile de coco (l. 122-123).

6. Pour expliquer le fait que les Tahitiens se peignent le corps, Bougainville se réfère aux travaux d'un chercheur qui a établi que le besoin de se protéger des piqûres d'insectes (l. 153-158) est à l'origine de cet usage. Mais comme il n'y a guère de moustiques à Tahiti, Bougainville pense que ce peut être « aussi une mode » (l. 161).

7. On donne le nom de jardin d'Éden au Paradis terrestre, avant la faute originelle. Bougainville assimile Tahiti au paradis : « Je me croyais transporté dans le jardin d'Éden » (l. 1). Tahiti apparaît en effet comme un lieu paradisiaque. Il y règne la paix et la joie (« Le caractère de la nation nous a paru être doux et bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière » l. 168-170) ; les habitants sont beaux (« Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés », l. 103-105), généreux : « partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur. » (l. 10-12).

Le climat y est « sain » (l. 73), la nature prodigue à l'homme tout ce dont il a besoin (nourriture, fraîcheur, eau...). Le lexique de la beauté, du bien-être, de l'abondance est dominant quand il s'agit de peindre l'île et ses : « **beaux** arbres fruitiers », l. 2-3), « fraîcheur **délicieuse** », l. 4) ; « **trésors** que la nature verse à **pleines mains** » (l. 6) ; « **embellir** » (l. 16) ; « **riches** paysages » (l. 17) ; « **riches** productions » (l. 18)...

Questionnaire 7 (p. 276)

Ai-je bien lu ?

1. Cook se trouve en Nouvelle -Hollande (l. 47), futur nom de l'Australie.

2. **a.** Les habitants sont minces et de taille moyenne. Leur peau est foncée (« de la couleur de la suie de bois », l. 2), leurs cheveux sont « le plus souvent noirs » (l. 3-4), et ils les « portent toujours coupés courts » (l. 4). Ils ont des « traits agréables » (l. 6). Les hommes ont la barbe noire et se la coupent en général.

b. et **c.** Hommes et femmes « vivent complètement nus » (l. 8) mais portent des colliers de coquillages, des bracelets faits de « cheveux entrelacés » (l. 11-12) placés « au haut du bras » (l. 13) et qui leur servent aussi de ceinture. Les hommes portent un os, passé à travers la paroi du nez, des pendants d'oreilles, des plaques de poitrine. Beaucoup se peignent le corps en blanc (l. 14-26).

3. Cook est frappé par la pauvreté dans laquelle vivent ces populations. Leurs maisons « sont de misérables petits abris » (l. 33) et leurs embarcations composées d'un seul morceau d'écorce (sortes de pirogues) sont également misérables (l. 33-42).

4. **a.** Cook juge ces indigènes plus heureux que les Européens car ils ne sont pas pervertis par l'abondance des biens matériels (« étant totalement ignorants non seulement du superflu, mais aussi des commodités nécessaires tellement recherchées en Europe. (l. 50-52). Ils ont conservé une authenticité et un sens des valeurs qui se perdent chez les Européens.

5. Selon Cook, l'effet du climat et les conditions naturelles favorisent le bonheur : ils n'ont nul besoin de vêtements, la nature leur offre « toutes les choses nécessaires à la vie » (l. 56).

Les Grandes Découvertes et les arts

Étudier une peinture : Le portrait de Colomb (280)

La nature de l'image

1. L'auteur du portrait est José Maria Obregon, peintre mexicain du XIXe siècle.
2. Il s'agit d'une huile sur toile.
3. Le portrait n'a évidemment pas été réalisé d'après nature, mais à partir des descriptions qui peuvent exister et de l'idée que le peintre se faisait du personnage.

Le portrait

L'apparence générale

4. Colomb est représenté de trois quarts, ce qui rend le portrait plus naturel.
5. La composition met en valeur le personnage, placé en premier plan et occupant la majeure partie de l'espace du tableau.
6. Colomb est assis sur un rocher, accoudé sur la roche qui lui sert de bureau, la tête en appui sur son bras droit, les jambes repliées. Il est vêtu d'une tunique, d'une cape, d'une toque. Les bas, de couleur ocre, tranchent avec l'ensemble du costume, de couleur sombre.
7. Le peintre joue des effets de clair-obscur : les parties du portrait éclairées par la lumière et ainsi mises en valeur sont le visage, les mains et le parchemin sur lequel il travaille.

La mise en scène

8. Le peintre a placé Colomb dans un cadre marin : il est face à la mer tandis qu'au loin se profile le mystérieux horizon qui laisse imaginer des contrées lointaines, celles que Colomb rêve d'atteindre.
9. **a** . Colomb réfléchit, il travaille à son projet, imagine le voyage dont il rêve, évalue les distances...
- b**. L'artiste l'a représenté avec un parchemin, sans doute une carte marine, et une boussole, deux accessoires dont un marin ne peut se passer.
10. Le regard de Colomb est lointain, il élabore de grands projets, de grands rêves l'habitent, peut-être se voit-il déjà aux Indes...
11. L'artiste a donné du navigateur l'image d'un jeune homme rêveur, habité par sa passion qui semble l'avoir déjà emportée au-delà du monde connu.

12. On s'appuiera sur les réponses des élèves.

Le texte et l'image

13. Le peintre a choisi de représenter un Colomb jeune contrairement à Noguès qui le dépeint « au versant de la vie ». (l. 380 p. 29) La coiffure est cependant la même (des « cheveux mi-longs sous une toque commode et sans excessive coquetterie » (l. 382-383) ainsi que « le teint pâle » (l.384-385) du personnage. Le portrait de Noguès met également l'accent sur le « nez aquilin » (l.391) et la longueur du visage, ce que l'on retrouve dans le tableau. Il se dégage des deux portraits un « ensemble plein de noblesse » (l.394).

Étudier une carte enluminée (p. 281)

Les auteurs et le support

1. a. La carte est tirée de *l'Atlas Miller*, un atlas nautique réalisé en 1519 pour le roi de Portugal Manuel le Fortuné. Les auteurs en sont les cartographes Lopo Homem, Pierre Reinel et son fils Georges Reinel et le miniaturiste Antoine de Hollande.

b. Le miniaturiste ou enlumineur a réalisé les ornements et les miniatures peintes.

2. Le pays représenté est le Brésil, comme en témoigne l'inscription en rouge : Terra Brasilia.

Les éléments représentés

3. La mer est de couleur beige. Les éléments associés à la navigation qui sont représentés sur la mer sont les caravelles et la boussole (dont on voit une partie).

4. Sur cette mer s'entrecoupent des lignes géométriques qui figurent les vents et leur direction.

Ce réseau de lignes dites lignes de rhumbs, organisé autour de roses des vents à huit ou seize vents permet aux marins de repérer les angles de route pour se diriger plus facilement à cap constant. La rose des vents est une étoile à 32 divisions (aires du vent) représentée sur le cadran d'une boussole. La boussole (en bas de la carte) figure le Nord magnétique. Introduite au XIIe siècle dans le bassin méditerranéen par les navigateurs musulmans, la boussole a été adoptée par les marins italiens qui posent cette aiguille flottante dans un réceptacle (*bossola*) contenant une rose des vents.

5. a. Le long de la côte s'inscrivent, perpendiculairement au rivage, en rouge et en noir, les noms des ports.

b. Les cités les plus importantes sont notées à l'encre rouge.

6. a. À l'intérieur du pays, l'enlumineur a représenté des rochers, des arbres et des buissons, des oiseaux, des singes et des perroquets. C'est la forêt qui domine sur cette carte. L'arbre représenté est le *braxil*, un arbre à bois rouge qui est à l'origine du nom du pays *Brésil*.

b. Un dragon, animal merveilleux, apparaît à l'intérieur des terres, sur la partie gauche de la carte. Il traduit l'imagination des navigateurs et leur sentiment de peur devant une terre qui leur est inconnue.

7. a. et b. Les indigènes ont la peau mate et les cheveux très noirs. Ils sont vêtus de pagnes, de capes et de coiffes en plumes d'oiseaux. D'autres sont nus : ces derniers n'ont vraisemblablement pas le même rang social, ils ramassent du bois tandis que les hommes vêtus de plumes restent debout et donnent des ordres (la tribu s'organise selon des rapports hiérarchiques). Ces hommes abattent des arbres et récoltent le bois à teinte rouge qui servira en teinturerie et en ébénisterie.

La valeur de ces cartes

8. Les cartes historiées ou portulans, construites sur les informations réunies par les marins, ont été des outils conçus pour la navigation et le commerce. En même temps, ornées d'illustrations, elles sont devenues des documents de prestige, affirmant le pouvoir de leurs commanditaires et à la gloire du pays découvreur. Elles ornèrent les bibliothèques des rois et des riches marchands.

9. Pour le lecteur d'aujourd'hui, la carte historiée n'apparaît pas comme un document scientifique, mais plutôt comme une œuvre à dimension artistique.